

**L'ECRITURE FEMININE ET L'ETAT PSYCHOLOGIQUE DE LA FEMME
AFRICAINNE A L'ERE DE LA PANDEMIE DU VIRUS DE LA COVID 19: VERS UNE
ANALYSE DE *REBELLE* DE KEITA**

Chinyere Cecile NOAH*
chinyere.noah@unn.edu.ng

Chimmuanya Pearl NGELE*
chimmuanya.ngele@unn.edu.ng

&

Chinemerem Winifred EME-OKAFOR*
chinemerem.emeokafor@unn.edu.ng

*Department of Foreign Languages & Literary Studies
University of Nigeria, Nsukka

Résumé

Cette étude de *Rebelle* de Fatou Keita établit le portrait psychologique de quelques personnages féminins et masculins à travers l'examen de quelques pratiques ancestrales ivoiriennes, à savoir : l'excision, le mariage forcé et la culture du silence. Cette écriture féminine engagée s'avère être d'une importance capitale visant à aider non pas seulement la fille/femme ivoirienne mais aussi africaine à remonter la pente psychologique afin qu'elle puisse mieux résister à la pression des temps présents causée par la pandémie de la Covid-19. Notre objectif vise d'abord à présenter la société patriarcale et phallocentrique comme la source majeure des souffrances psychologiques de la femme. Grâce à l'approche psycho-analytique, nous révélons des solutions à travers une formation intellectuelle dénouée de toute idéologie phallocentrique et patriarcale. Et de son côté, le postulat du womanisme démontre qu'une femme émancipée peut défendre la cause de ses paires tout en respectant le sexe opposé même si elle doit cependant affronter un double regard réprobateur de la part de son mari au foyer et de la part de son entourage. Et enfin, montrer que la reconquête de l'espace mental de la femme par elle-même est faisable s'il s'opère à la fois un changement de mentalité de sa part sur sa personne et de la part de l'homme à son sujet.

Mots-clés : contexte de la pandémie du virus de la Covid-19, patriarcat, womanisme, approche psycho-analytique

Introduction

Certes qu'il a suffi de l'émergence de la pandémie du virus de la Covid-19¹ pour comprendre une fois de plus que la question de santé mentale est devenue plus que jamais un cuisant souci que doivent prendre au sérieux les gouvernements, notamment ceux en Afrique subsaharienne où le patriarcat— modèle de famille où le mâle est le chef— prédomine sous l'influence du phallocentrisme défini comme une « tendance à tout ramener à la symbolique du phallus; machisme » (1882), d'après *Le Petit Robert* 2013. Ainsi dit, nous remarquons qu'avec l'apparition du virus de la Covid19, la violence à l'encontre des femmes a encore pris de l'ampleur. En ce sens que l'état psychologique de l'Africaine, mis à très rude épreuve², est plus que jamais confronté au malaise existentiel du XXI^e siècle lié à un double fléau social (la condition peu enviable de femme et les temps présents qui ébranlent toutes les structures sociales). Si l'on s'en tient aux termes onusiens, la violence contre la femme est représentée dans le sens large de son expression comme étant « tous les actes de violences dirigés contre le sexe féminin, et causant ou pouvant causer aux femmes un préjudice ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, y compris la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou dans la vie privé ³»

¹ Dans son article mis à jour le 23 juillet 2021, Aurélie Blaise avance que l'Organisation mondiale de la santé (OMS), par le biais de son directeur général — le Dr Tedros Adhanom Ghebreyesus, émet l'hypothèse que l'être humain serait entré en contact avec le coronavirus SARS-CoV-2 en consommant de la viande contaminée du pangolin ou de la chauve-souris et qui serait vendue dans un marché local à Wuhan en Chine. Les premiers cas ont été détectés le 8 décembre 2019 à Wuhan en Chine. La décomposition de ce sigle se présente comme suit : 'Co' pour 'corona', 'vi' pour 'virus', 'D' pour 'disease' (signifiant 'maladie' en anglais) et '19' pour l'année de son apparition. Bien que contagieuse par un contact direct avec une personne, un objet ou une surface contaminée, toujours est-il que Blaise maintient que la Covid-19 est infection curable qui se manifeste à travers les symptômes suivants : rhume, diarrhée, vomissement, pertes auditives, vertiges, la perte de goût ou d'odeur. Côté incubation, sa durée normale est de 5 jours voire 12 à 14 jours à la maximale. <https://sante.journaldesfemmes.fr>

² Un rapport de l'OMS établi le 4 mars 2021 met sur pied cette logistique basée sur une analyse préliminaire de l'OMS effectuée dans 28 pays africains indique que « les femmes représentent une proportion légèrement inférieure à celle des hommes en termes d'infections et de décès causées par la Covid-19, <https://reliefweb.int/report/world/en-afrique-les-femmes-moins-touchees-par-la-covid-19-lanalyse-de-loms>

³ Un rapport de l'OMS établi le 9 mars 2021, <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/violence-against-women>

Dans ce contexte, il faudrait rappeler que dans un communiqué de presse adressé en 2021 par l'Unicef à Ouagadougou au Burkina Faso, la Représentante de cet organisme international au Burkina Faso, Sandra Lattouf s'était écriée avec détresse que :

Chaque jour, des millions de filles sont privées de leur enfance, de leurs aspirations à causes des pratiques néfastes du mariage d'enfants et des mutilations génitales féminines [Et, elle en profitait pour] exhort[er] tous les acteurs nationaux à investir leurs énergies en faveur des filles et à tous les donateurs et autres partenaires à mobiliser leurs ressources et leurs influences pour éliminer les MGF⁴.

Indubitablement que ce communiqué tire la sonnette d'alarme sur le danger imminent que constituent plus que jamais certaines pratiques ancestrales comme le mariage précoce, l'excision féminine et la culture du silence « en raison des perturbations causées par la Covid-19, jusqu'à 2 millions de cas supplémentaires de MGF —évitables sans cette pandémie —pourraient se présenter d'ici 2030⁵ » D'emblée, notre intention est effectivement de conscientiser ou de sensibiliser le public africain à travers cette présente communication de l'importance de l'équilibre mentale de la fille/femme en ces temps-ci de crises sanitaires comme le Covid19. Définie comme « toutes les interventions aboutissant à une ablation partielle ou totale des organes génitaux externes de la femme et/ou toute autre lésion des organes génitaux féminins pratiquée à des fins non thérapeutiques⁶ » (OMS), l'excision est une discrimination sexuelle contre la gent féminine. Ce rapport de l'Unicef constitue sans aucun doute un sujet d'actualité qui forme aussi le fond de toile du roman *Rebelle* de Fatou Keita, notre corpus.

Si cette présente communication souligne l'importance des mesures préventives contre la propagation du dangereux virus de la Covid19 dans le corps, à savoir : maintenir une distance sociale en public, se laver régulièrement les mains et porter un masque non médical, elle n'ignore pas autant combien primordial est également la prévention de la santé mentale, du moins, pour la

⁴ *sic*

⁵ Un communiqué de presse fait à Ouagadougou le 25 mars 2021 où l'Unicef annonçait que « Le Burkina Faso réaffirme son engagement pour l'élimination des Mutilation Génitales Féminines ». <https://www.unicef.org>

⁶ Déclaration commune en 1997 pendant laquelle l'Organisation mondiale et l'Unicef discourent sur « Les mutilations sexuelles féminines.

femme africaine. Pour cette dernière, il n'est plus uniquement question de s'attaquer à un virus qui s'en prend qu'au corps mais aussi à un autre 'virus' très dangereux voire mortel qui sert longtemps sous forme de pratiques ou de traditions ancestrales portant atteinte à la fois à son espace mental, à son corps et à ses droits humains fondamentaux. Bref, s'il faut bien saisir le sens des propos de l'OMS et de l'Unicef émis un peu plus haut, en cette période périlleuse de l'histoire de l'humanité, la femme africaine va devoir sa survie, non pas uniquement à un bon état de santé physique, mais également à un bon état de santé mentale. D'où cette question frontale qui lance notre débat : en considérant le mariage précoce, l'excision féminine et la culture du silence, quelques pratiques ancestrales africaines qui déshumanisent la fille/femme, dans quelle mesure peut-on dire que l'écriture féminine engagée, à l'instar de *Rebelle* de Fatou Keita, s'avère être d'une importance capitale visant à aider la fille/femme africaine à remonter la pente psychologique afin qu'elle puisse mieux résister aux pressions qui depuis la nuit des temps s'attaquent à son plein épanouissement jusqu'à cette ère de la pandémie de la Covid-19 ? La présente étude tend à y répondre sans aucune prétention de rendre le sujet exhaustif.

Notre objectif principal consiste à présenter la société phallocentrique comme la source majeure des souffrances psychologiques de la femme africaine, même en cette période très éprouvante pour l'Homme, en général. Néanmoins, plus qu'à nous borner à la thématique autour du thème de l'excision, de la culture du silence et du mariage forcé — bien attendu, des coutumes et pratiques patriarcales transmises de génération en génération — c'est plutôt à leurs effets néfastes sur le plan psychologique auxquels nous nous intéresserons. Et ceci, grâce à une fouille systématique de l'inconscient de la femme que nous nous devons de faire à travers quelques personnages féminins de Keita dans son œuvre romanesque *Rebelle*. Cette tentative nous permettra de comprendre l'état fragilisant de la santé mentale de l'Africaine comme étant le revers d'un système de croyances ancestrales qui privilégie les intérêts de l'homme au détriment du bien-être de la femme. Et enfin, montrer que la reconquête de l'espace mental de la femme par elle-même n'est possible que s'il s'opère à la fois un changement de mentalité de sa part sur sa personne et de la part de l'homme à son sujet.

À cet effet, en insistant sur l'inconscient, nous jugeons approprié d'examiner *Rebelle* sous le prisme de l'approche psycho-analytique — avec pour référence clé, Sigmund Freud et de l'approche féministe telle que postulée par le womanisme d'Alice Walker. Par le biais de ces perspectives théoriques, notre but sera de mieux appréhender l'état psychique de la femme africaine, la "victime" autant que celui de l'homme africain, le "bourreau". Pour bien cerner le sujet de cette étude, tout d'abord, le résumé de l'œuvre. Puis, un survol sur l'émergence de l'écriture féminine africaine dite contemporaine comme le womanisme suivie de l'importance de l'approche psycho-analytique servant à sonder des textes littéraires. Ensuite, un bref aperçu de quelques thèmes importants développés par d'autres chercheurs à la lumière de notre corpus primaire. Enfin, l'analyse proprement dite du roman *Rebelle* de Fatou Keita, la conclusion et les recommandations qui clôtureront cette relecture.

Résumé du roman *Rebelle* de Fatou Keita

Publié en 1998 par l'ivoirienne Fatou Keita, le roman *Rebelle* narre les péripéties d'une jeune femme ivoirienne, Malimouna, la protagoniste principale. Élevée par sa mère à Boritouni, un petit village perdu au milieu de nulle part, c'est en illettrée âgée alors de 14 ans qu'elle sera forcée au mariage précoce par son père, un homme pourtant absent dans sa vie. Mais celle-ci sera très vite répudiée par son mari pour s'être soustraite à l'excision, un rituel séculaire et obligatoire avant le mariage. Pour éviter le contrôle de son corps par cette société patriarcale, elle opte pour la fuite vers la ville où elle est témoin oculaire des dures réalités de la condition féminine chez ses contemporaines ivoiriennes victimes d'exploitation et de violence de toutes sortes. Mue par l'instinct de survie, elle apprend à se battre avec sagesse dans cette "jungle" tout en prévalant le respect mutuel, la prise de parole et le libéralisme.

La rencontre avec un couple français rendra possible l'éducation formelle du personnage principal à l'institut d'études sociales en France. L'acquisition d'une telle éducation devient pour elle une arme contre le joug patriarcal. Néanmoins, ses rencontres amoureuses, son deuxième mariage avec Karim et son échec viendront tous ensemble sceller son destin d'Africaine émancipée et, à la même

occasion, faire d'elle une « rebelle » face aux normes sociales préétablies qui entravent jusqu'ici le développement de la femme et de l'Afrique.

La naissance de l'écriture féminine womaniste en Afrique subsaharienne d'expression française

En traversant les frontières littéraires comprises dans la littérature occidentale pour s'étendre sur la scène littéraire africaine, en particulier dans la littérature africaine d'expression française, le féminisme, suite aux explications du *Le Petit Robert*, se veut d'être une « attitude de ceux qui souhaitent que les droits des femmes soient les mêmes que ceux des hommes » (1025). De fait, cette idéologie a servi de tribune aux africaines intellectuelles engagées, à l'instar de Mariama Bâ, Aminata Sow Fall, Calixthe Beyala, Fatou Keita, entre autres. S'il existe une pluralité dans leurs tons, toujours est-il que la même voix plaintive avec laquelle elles narrent leurs destins communs de femmes africaines trahit une thématique qui se répète et, par extension, devient un leitmotiv à une écriture féminine reconnue comme womaniste ou bien comme celle d'autres variantes du féminisme post-moderne.

Dans toutes les structures sociales, si l'inégalité des sexes forme la base de la lutte féministe en Occident, par ailleurs, elle constituera un paradoxe pour la femme africaine. Face à cette faille qu'ouvre l'ambiguïté de l'hétérogénéité dans les valeurs socioculturelles, politiques et économiques entre l'Occident et l'Afrique, ce courant féministe imprégné uniquement des réalités socio-culturelles, économiques et politiques occidentales perdra toute crédibilité pour l'Africaine, comme l'affirme Sow dans cet extrait suivant :

Lors des grandes conférences internationales sur les femmes et autres thèmes d'intérêt, les Africaines se sont inquiétées des projets féministes dans lesquelles elles ne retrouvaient pas toujours leurs priorités ou se sentaient marginalisées. Leur discours s'inscrivait en effet dans un contexte dans lequel les Africain-e-s continuaient à décoloniser tous les champs du savoir : économie, politique, histoire. (150)

Par conséquent, le manque de conciliation entre la thématique de cette pensée féministe venue de l'Occident et les préoccupations de la femme africaine seront à l'origine d'un nouveau courant féministe en Afrique dont le mode d'action convient parfaitement bien aux réalités socio-culturelles, politiques et économiques africaines. À bien des égards, le féminisme africain commence à faire son apparition dès les années 1970 grâce à des intellectuelles africaines, en particulier, de l'Afrique anglophone parce que, « les Francophones connaissaient peu la production américaine. C'était avant tout, un domaine d'expertise des anglophones » (sic, 150), insiste Sow. Il importe de préciser que ce féminisme, version africaine, sera développé par une brochette de théoriciennes comme Alice Walker, Clenora Hudson-Weems, Chikwenye Ogunyemi, Omolara Ogundipe-Leslie, Catherine Acholonu, Chioma Opara, Obioma Nnaemeka, pour n'en citer que celles-ci. Au fil des années, elles ont été à l'origine des variantes du féminisme africain, à savoir : *womanism*, *'femalism'*, *'stiwanism'*, *'motherism'*, *Africana womanism* et *Negro-féminism*.

Le womanisme est un courant féministe postulé par l'afro-américaine, Alice Walker, à travers *The Third Life of Grange Copeland* jusqu'à la dernière collection des essais *We Are the Ones We Have Been Waiting For*. Elle s'inspire des réalités socio-culturelles et historiques de son peuple, la descendance des anciens esclaves arrachés des racines de leurs terres ancestrales en Afrique. Ainsi, en citant Alice Walker, Izgarjan et Markov définissent la notion de *'womaniste'* comme étant :

“black feminist or feminist of color” who loves other women and/or men sexually and/or nonsexually, appreciates and prefers women's culture, women's emotional flexibility and women's strength and is committed to “survival and wholeness of entire people, male and female” [...] Thus, the emphasis is clearly on a behavior which is at the same time responsible and playful, fearless and compassionate. (Walker 1983:xi). » (sic, 305).

Nous traduisons:

La féministe noire ou la féministe de couleur » qui aime d'autres femmes et/ou hommes sexuellement et/ou non sexuellement, apprécie et préfère la culture des femmes, la flexibilité émotionnelle des femmes et la force des femmes et s'engage

à « la survie et à l'intégrité de tout le peuple incluant les hommes comme les femmes ».

Pour couper court, le postulat du ‘womanisme’ met nettement l’accent sur une attitude à la fois responsable, ludique, courageuse et sensible chez la femme africaine face à sa lutte contre les normes sociétales qui l’oppressent. Ce qui explique qu’Ibiam et Ajah soient de l’avis que : « Tous ces mouvements de féminismes africains montrent que les femmes africaines peuvent vivre en paix avec leurs maris et leurs enfants ; ils sont contre le féminisme radical des pays européens » (73). Dans *Rebelle*, un exemple parfait est le cas de Malimouna, le personnage principal de Keita, qui « savait [...] flatter [les maris], leur faire entendre ce qu’ils voulaient entendre, afin d’obtenir ce qu’elle-même souhaitait obtenir : un peu de répit pour ces femmes, un peu de gentillesse » (181). Une preuve irréfutable qu’il existe un point de convergence entre tous ces courants de pensées féministes africaines.

L’approche psycho-analytique : sonder la théorie psychanalytique à partir des textes littéraires

Le philosophe Pierre Bayard, en citant Vives note que « La théorie [...] n’est plus ce qui permet de lire le texte, mais ce que le texte propose, à sa manière singulière et irremplaçable, pour lire les faits psychiques. » (43). Alors, de l’histoire littéraire, nous retenons que l’on doit l’expansion du courant psycho-analytique vers le début des années 80 grâce aux manifestes de Jean Bellemine-Noël. Sur ce point, Houppermans avance que « Concurrément avec les évolutions de l’ère structuraliste et avec l’essor de la sémiotique se manifesterait dans le champ psychanalytique une grande rigueur disciplinaire pour régler les contacts avec la littérature : il faut se limiter aux textes et à rien d’autre que les textes » (2).

En plus, il sied de relever que l’on ne peut pas ignorer l’apport de la littérature dans ses efforts à dissiper l’ombre autour de la question de la fonction de la psychanalyse, en ce sens que « La psychanalyse permet de se forger une certaine entrée dans la complexité du texte littéraire tel qu’il révèle le corps, tel qu’il parle du monde et avant tout comme une relation avec autrui » (sic, 5). Il

poursuit que « [l]a psychanalyse plus précisément nous dirige vers une vue plus nuancée sur les types de récit, sur la narrativité des théories et sur la mise en perspective des théories par la fiction (*sic*, 5). En plus, celui-ci insiste que cette approche a réussi à redéfinir les contours de la psychanalyse « comme discipline-outil permettant de mieux lire les textes littéraires » (3). Mieux, chez Ricœur, la psycho-analyse extériorise « cette relation même entre le conscient et l'inconscient qui s'exprime dans l'intention de « tout dire », seul impératif de la psychanalyse » (111). A titre de rappel, *Le Paradoxe du menteur - sur Laclos* (1993), *Maupassant, juste avant Freud* (1994), entre autres, toutes, des œuvres de Paul Bayard ont contribué énormément à sortir l'approche psycho-analytique de l'impasse théorique qui le limitait qu'aux questions de l'esthétique du roman comme nous le révélera l'analyse de *Rebelle* de Keita.

L'inconscient

Opposée à la notion de conscience, celle de l'inconscient devient un substantif chez Freud. Comme l'avance Gyemant : « Freud soutient que « pour comprendre la vie psychique, il est indispensable de cesser de surestimer la conscience », car « l'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité » (43). Retenons simplement de ce concept que l'inconscient est la partie de notre psychisme où sont refoulés une flopée de fantasmes, souvenirs et désirs qui nous échappent à chaque fois qu'on veut y porter notre attention. Sur le site 'l'Etudiant', Laurence Hansen-Love écrit que « [l]'inconscient est donc une sorte de sous-sol de notre vie psychique où nous plaçons tout ce qui heurte notre conscience. Le refoulement est la notion clef de la théorie freudienne⁷ ». Théoriquement, la psychanalyse permet à l'inconscient de « tout dire » sur la souffrance psychologique et ce, par le biais de l'écriture comme d'une cure.

À présent que les bases théoriques sont posées pour mener à bien cette communication, nous allons dans les prochains paragraphes appliquer le womanisme et l'approche psycho-analytique dans la lecture de *Rebelle*, une œuvre de Fatou Keita. Notre but est de voir comment le « mensonge

⁷ <https://www.letudiant.fr/boite-a-docs/document/l-inconscient-0895.html>

[formulé contre la femme africaine à travers des coutumes et rituels dénigrants s'] est refoulé dans l'inconscient, où désormais, l'imagination et la réalité se confondent [dans la société africaine]» (214), comme le diraient Noah et Yong. Tout d'abord, il s'impose un bref rappel des quelques thèmes qui enrichissent déjà ce roman de Fatou Keita.

Le roman *Rebelle* de Fatou Keita : un faisceau de thèmes itérés pour le bon plaisir de la critique littéraire

Dans un premier temps, dans son article⁸, Nnabuike « examine donc le cours de la rébellion dans *Rebelle* de Fatou Keita du point de vue féministe en vue de démontrer la représentation du féminisme par Keita comme une force motrice à la résistance contre les ordres d'une autorité établie » (47). Ensuite, Sanusi, en discutant plus en profondeur des thèmes de la « Rupture du silence et des interdits » dans *Rebelle*, est arrivé à classer Fatou au rang des écrivaines africaines qui « réfléchissent sur les multiples problèmes qui touchent les femmes africaines et dénoncent certaines coutumes qui constituent de véritables freins à la pleine réalisation de la femme africaine » (181).

De son côté, Evuline s'attarde sur la psychologie de l'auteure lorsqu'elle écrit que : « [d]e l'excision, au viol conjugal en passant par les mariages forcés et précoces, l'auteure fait un portrait répugnant et révoltant des traditions patriarcales, portrait qui est capable de sensibiliser les consciences les plus rigides, téméraires et intransigeantes. » (172). De notre part, notre contribution est, qu'après l'examen de quelques pratiques ancestrales, d'établir le portrait psychologique de quelques personnages féminins et masculins dans *Rebelle* afin de comprendre comment ces coutumes nocives en nuisant à l'espace mentale de ceux-ci modifient inconsciemment leurs rapports au sein même de la famille et de la société.

L'analyse de la psyché de la femme africaine assujettie : place à l'inconscient dans *Rebelle* de Keita

⁸ « Le cours de la rébellion : violence, sexualité et féminité dans *Rebelle* de Fatou Keita » publié en juin 2018 dans *Covenant Journal of Language Studies (CJLS)*, Vol. 6 No. 1, pp.45-53.

Dans ce passage où la protagoniste de *Rebelle* est en proie au doute : « Etaient-elles aveugles ou de mauvaise foi ? se demandait alors Malimouna. Ces femmes étaient intraitables et semblaient nourrir de la haine pour ces intellectuelles qui ne connaissaient pas leur place dans la société » (182), la vision que les femmes africaines ont d'elles-mêmes au regard de leur société nous oppose à deux catégories distinctes d'Africaine que nous analyserons en détail. D'une part, il y a celle qui lutte pour s'affranchir totalement et de l'autre part, celle qui partage l'idéologie derrière les coutumes et les traditions oppressives. Une pareille observation de la part de l'héroïne nous amène à la question de l'examen de l'inconscient de la femme africaine dans lequel le phallocentrisme a réussi à y faire asseoir le complexe d'infériorité avec les pratiques ancestrales. Pour respecter la limite de ce sujet d'étude qui nous incombe, nous allons nous limiter qu'à trois pratiques ancestrales dont l'homme africain se sert pour parvenir à établir sa domination sur la psyché de la gent féminine.

Pour commencer, à la lumière de ce passage suivant :

Les rapports entre les hommes et les femmes, disaient-ils, avaient toujours été ce qu'ils étaient. Leurs mères et leurs grand-mères ne s'en étaient jamais plaintes pour autant. Ils en voulaient à celles qu'ils appelaient « ces intellectuelles aigries et incapables d'aimer un homme sans lui chercher des poux » et qui prétendaient changer le monde. Ils leur rappelleraient qu'elles n'étaient que des femmes (181), si l'on part du principe de la psycho-analyse comme *rhétorique freudienne*, le lecteur avisé se rend vite compte que Keita nous ouvre à la possibilité que la mentalité derrière la misérable existence de la femme africaine résulte d'un principe fondamental de l'inconscient qui, d'un côté, contraint l'homme à exercer son pouvoir sur le sexe opposé et de l'autre côté, le même principe fondamental dispose la femme à accepter la domination de l'homme. Il ressort qu'au sein de la famille se déclenche le mécanisme d'aliénation de l'esprit de chaque individu à travers une éducation de base différenciée où il faut faire accepter à la petite fille l'idée de son infériorité face au petit garçon/ à l'homme jugé naturellement ou biologiquement supérieur à elle.

Ensuite, pour donner du poids à notre argument, le personnage central fait cette remarque que « [d]ans les zones rurales, on mettait surtout les garçons à l'école. Les filles devaient en priorité

apprendre à servir ceux qui seraient leurs maîtres, à tenir une maison et à élever des enfants » (189). En ce sens que la formation et l'intégration de l'enfant au sein de la communauté à laquelle elle/il appartient sont généralement un rôle qu'on assigne à la mère. En d'autres termes, la maltraitance de la femme se perpétue sous la férule de la mère. C'est là le hic. Quelle ironie du sort.

Les pratiques traditionnelles qui violent l'espace mental et les droits fondamentaux humains de la femme africaine

Dans les lignes qui vont suivre, nous allons montrer comment l'excision, le mariage forcé et la culture du silence, trois pratiques traditionnelles, fragilisent le psychisme de la femme africaine en Afrique subsaharienne en même temps qu'elles la corrompent tout en violant ses droits humains fondamentaux depuis des temps immémoriaux jusqu'en cette période de la pandémie du virus de la Covid-19.

a) L'excision

Cette pratique ancestrale très alarmante qui consiste à l'ablation du clitoris, un organe génital de la fille, n'est pas que décriée par l'Unicef comme nous l'avons déjà dit un peu plus haut mais aussi par Fatou Keita dans son roman *Rebelle*. Dans un passage, l'on voit où Matou, la mère de la protagoniste principale, Malimouna, encourage sa fille à passer, elle aussi, par le bistouri comme le veut la tradition. Cette Africaine typiquement traditionnelle est convaincue du bien-fondé de cette mutilation sexuelle comme quoi cela préserve les vertus de la femme aux yeux de la société, du moins phallocentrique : « Sache qu'une femme qui ne subit pas cette épreuve ne peut pas être maîtresse de son corps et ne peut devenir qu'une dévergondée » (21). Dans ce passage, d'une part, Keita présente l'excision comme une astuce mise en place par l'homme pour contrôler le corps de la femme. Ainsi faisant, celui-ci empêche l'expression des désirs sexuels de celle-ci selon sa disposition biologique.

Par ailleurs, lorsque pour justifier une telle pratique deshumanisante, la mère de la protagoniste avance qu'« il s'agissait, disait-on d'enlever à la femme ce qui ressemblait à un pénis, attribut on ne peut plus masculin » (197), le narrataire à la fois dégoûté et scandalisé entrevoit dans l'emploi

du pronom indéfini « on » un discours social bien assis dans les mentalités. À la rigueur, l'on pourrait affirmer que l'ego en l'homme n'admet pas de rival en la personne de la femme. De la sorte, l'auteure expose la peur irrationnelle créée par l'horrible mensonge derrière la croyance qu'une femme non excisée ne peut se trouver un mari ou bien sera en proie aux mœurs légères.

Par contre, si d'après une croyance générale que le naturel lorsqu'il est chassé dans l'inconscient revient au galop à travers des effets boomerang dévastateurs, dans ce cas, la société patriarcale romanesque, inconsciente de la flétrissure causée dans l'esprit de la femme assujettie et réprimée, assistera avec impuissance à l'émergence d'une femme africaine certes traditionnelle mais dotée d'une nature double, c'est-à-dire d'une nature de soumise et d'une autre de sournoise qui n'a ni pudeur ni prudence. Peut-on dire de ce genre d'Africaine être un être corrompu, moralement parlant ? Une bonne illustration est Dimikela, l'exciseuse du village, elle aussi excisée, mais qui trouve un malin plaisir à multiplier ses ébats sexuels avec de jeunes amants, comme le témoigne ce passage : « Dimikela était nue. Nue comme un adulte ne se montrait jamais. Etendue à côté d'elle, le jeune Seynou le chasseur le plus vigoureux et le plus adroit du village. Il était dévêtu lui aussi et ne semblait pas songer à se protéger des regards » (9). Une situation qui dit tout de l'ironie d'une telle pratique dont se sert l'homme avec l'intention egocentrique de contrôler et de soumettre le corps de la femme.

Comme conséquence, mensonge et hypocrisie seront à l'ordre du jour chez la nouvelle africaine dégénérée par l'excision : une création typique de la mentalité patriarcale mais qui à présent échappe au contrôle du mâle qui se veut dominant. Il est évident que ce manque de respect pour soi-même chez cette femme au statut social si respectable à cause de sa profession d'exciseuse est une des conséquences psychologiques du système patriarcal et phallocentrique sur la femme africaine. C'est une preuve que l'excision n'est pas une garantie que les pulsions sexuelles refoulées chez la femme excisée ne resurgiront jamais. Il s'agit là d'une femme désorientée qui a perdu tout repère identitaire dans cette société africaine dite phallocentrique et patriarcale.

En plus, la femme africaine aliénée, même hors de son milieu social traditionnel, continue d'être totalement sous l'emprise du joug de la mentalité phallocentrique. Le cas du personnage de Fanta qui vit en France avec son mari et sa fille, mais qui, d'un ton désespéré, avoue cependant à Malimouna ceci : « ma fille chérie, elle ne pourra jamais se marier [...] Tu sais bien que pour nous, une femme non excisée n'est pas une femme digne de ce nom et ne peut sous aucun prétexte prétendre au mariage ! Qui voudrait d'elle ? » (123-124). Cette inaction muée en fatalité chez cette mère africaine en diaspora rappelle la vie des végétaux qui manquent de volonté propre. En ce sens que, de par sa foi en l'excision et renforcée par son éducation de base différenciée, elle est appelée à se passer de ses aspirations et de celles de sa fille face à celles de son mari. Bref, un coup fatal porté contre la féminité voire l'humanité de la femme africaine traitée au même titre qu'un objet inanimé de très peu de valeur et qui n'a pas de décision à prendre.

Toutefois, la lecture complète du roman *Rebelle* nous ouvre à une nouvelle africaine du type contestataire. Contrairement à leurs mamans moins éduquées qui défendent la discrimination sexuelle à l'encontre des femmes— de peur de ne pas fâcher leurs maris— beaucoup de jeunes africaines instruites vivant en France comme Malimouna considèrent plutôt l'excision comme une pratique de barbares qui pourrait soit endommager la santé soit causer la mort de celle qui y est soumise. Ces jeunes africaines plus instruites ont compris qu'en dépossédant la femme de son clitoris, cette partie sensuelle de la féminité, par ce moyen, la société phallocratique ne mutile pas uniquement le corps de celle-ci mais également son âme voire sa sensibilité : une mort du corps et de l'être à coup sûr. Un exemple concret est le cas pathétique et traumatisant de la mort de la petite Noura et dans des conditions atroces suite à des complications lors d'une excision, une pratique traditionnellement réservée aux femmes : « [l]a petite Noura était morte d'une hémorragie dans des souffrances les plus atroces. Elle s'était farouchement débattue pendant l'opération, ce qui avait provoqué une très mauvaise entaille » (126). Quel abus ! Quel gâchis ! Notre écrivaine ivoirienne s'inquiète du sort de la plupart des filles africaines excisées qui souffrent terriblement non pas seulement du trauma infligé lors de cette opération malsaine mais aussi de la douleur physique au point d'en mourir.

b) Le mariage forcé et ses séquelles psychologiques

En qualité d'institution établie par la société, le mariage est considéré comme l'union légitime de deux personnes consentantes, du moins dans des circonstances normales. Pourtant, dans la société textuelle de Keita, c'est un acte qui manque de consentement, bien souvent de la part de la fille/femme. Il convient de souligner qu'il est principalement question de mineures mariées sous la contrainte paternelle, parfois avec la complicité de la mère de celles-ci. Il arrive que bien souvent, la fin d'un des conjoints soit tragique comme on le voit dans le cas de Fama Kana, une adolescente de 15 ans souffrant de traumatisme aigu depuis son mariage forcé à un vieil homme qui, point satisfait de la faire travailler comme un forçat avec les travaux domestiques qui n'en finissaient pas, se permet aussi de la violenter physiquement et sexuellement :

Fama Kana était une jeune fille adolescente de quinze ans, mariée de force à un vieil homme [...] elle devait a dû évidemment subir les assauts de cet homme qui en plus, la battait, elle avait fini par s'enfuir et retourner chez ses parents. Ceux-ci considérèrent une sévère correction pour leur fille avant de la rendre [...] à son mari. N'ayant aucun soutien et haïssant sa situation, une nuit prise de folie, Fama égorgeant son mari (221).

Même si le mariage forcé ou abusif, ou bien les deux à la fois, laisse toujours chez ces épouses-là une séquelle psychologique très grave, dans tous les cas, que la fille/femme soit consentante ou non, en se mariant dans cette société traditionnelle ivoirienne voire africaine, elle est appelée à assurer — à temps ou à contretemps — son devoir conjugal et son rôle de procréatrice. La préservation de la lignée du mari doit être vue, avant tout, comme une priorité absolue et non pas le bien-être de la femme. Quelle histoire pathétique pour ce pauvre être dont l'insouciance et l'innocence enfantines supposées être protégées par les parents ont été arrachées précocement au nom de la patriarchie et du phallocentrisme. Certes que Fama Kana finira sûrement ses jours malheureux derrière les barreaux pour un crime que le système patriarcal a minutieusement préparé son esprit à commettre mais dont il ne reconnaîtra pas la responsabilité. Pour le lecteur touché dans son humanité, chez cette enfant, le choc émotionnel devenu insupportable à pousser le déclic du désir de liberté — longtemps refoulé dans son inconscient à travers l'idée de soumission au mari. Fin de compte, le ressentiment, la folie poussée jusqu'aux pulsions meurtrières ont eu raison d'elle.

Cet acte meurtrier constitue le seul moyen de libérer son esprit de cette terrible existence qui lui était imposée. Une délivrance qui comporte tout autant de très graves conséquences juridiques pour la victime.

Vu sous un autre angle, le mariage forcé est une forme de marchandisation de la fille/femme au plus offrant des prétendants. Le cas du personnage central, Malimouna, que le père, Louma, avait abandonnée à l'enfance avec sa malheureuse mère sous prétexte que cette dernière n'avait enfanté qu'une fille. Pour s'enrichir au dépend de cette dernière, le personnage de Louma s'est tout d'un coup souvenu de celle-ci avec pour seule intention de la donner à mariage à un riche commerçant : « Malimouna devait venir avec lui, il annonce sèchement à Matou. Il allait la marier à son ami Sando » (29). Et c'est de cette manière qu'il était venu la chercher un soir contre son gré en compagnie de deux jeunes frères du futur époux. Maltraitance et viol conjugal seront son quotidien jusqu'à sa fuite pour la ville. Ainsi, Louma symbolise le nerf de la pensée patriarcale sous sa forme la plus égoïste, insensible et cupide. L'on comprend pourquoi la protagoniste s'adonne corps et âme dans la lutte pour la libération de la femme et de l'équité entre les sexes. Elle est l'image par excellence du womanisme dynamique en Afrique subsaharienne que nous allons voir plus en détail juste après le thème de la culture du silence dans le paragraphe suivant.

La culture du silence

Par le biais d'un de ses personnages féminins, Keita ne faisait-elle pas entendre la pensée de la collectivité ivoirienne dans ce propos : « Certes l'épreuve serait douloureuse mais la douleur n'était-elle pas femme ? » (13) ? En ce sens que la société a toujours évolué avec cette mentalité irrationnelle que pour la femme africaine assujettie, il y a toujours un point d'honneur à subir toutes les souffrances dans sa chair et dans son esprit sans toutefois que celle-ci bronche. Souffrir en silence devient leur devise. Ainsi faisant, les filles dignes de la gent féminine sont aussi appelées à suivre l'exemple de leurs aînées, après tout : « ne serait-ce pas elles qui supporteraient les douleurs de l'enfantement dans quelques années ? N'étaient-elles pas nées femmes ? En quelques jours elles seraient guéries et la vie reprendrait son cours normal. Le village entier les admirerait, car elles seraient devenues de vraies femmes » (13). De cette manière, en créant le trauma chez la

filles/femmes, la société crée également des dispositifs qui la musèlent grâce à une fausse modestie et discrétion. De toutes les façons, ce monde des hommes ne cesse-t-il pas de rappeler à la gent féminine qu’''un linge sale se lave en famille'' ?

La femme africaine émancipée vue au travers du postulat du womanisme

En effet, la romancière ivoirienne, Keita, personnifie le mouvement du womanisme dans la personne de Malimouna, le personnage central qui, en évitant toute confrontation inutile avec la gent masculine gonflée d’idées phallocentrique, « parvenait grâce à cette « diplomatie » qu’elle avait faite sienne, à rendre certaines situations moins tendues. Elle savait parler aux maris en question, quand bien même son seul désir était de leur jeter leur égoïsme au visage. » (181). Dans sa lutte pour l’émancipation de la femme africaine, cette dernière s’applique à le faire avec tact tout en évitant tant bien que mal toute confrontation directe pouvant blesser l’ego des hommes et envenimer les choses.

Il importe aussi de souligner que pour la protagoniste qui « se lançait corps et âme dans la bataille » pour l’affranchissement total de ses concitoyennes, elle était le symbole de la force tranquille qui encourageait ses contemporaines lorsqu’« [e]lle allait à la rencontre des femmes, car l’une des grandes difficultés de leur organisation était que, quand bien même ce centre était connu à présent, les femmes, très souvent, ne prenaient pas l’initiative de s’y rendre. » (180). Il est clair que ce n’était pas une tâche facile pour mener à bien son programme d’activiste féministe vu que son pouvoir de persuasion n’était pas aussi efficace chez les femmes comme chez les hommes, tous, déjà aliénés par l’idée d’infériorité et de supériorité comme le confirme ce passage : « C’était contraire à leur éducation [...] Malimouna travaillait avec acharnement, multipliait les contacts, cherchant des subventions auprès d’organisations caritatives » (180-181). En womaniste sensible, Keita évite d’attaquer de front un système séculaire qui est à l’origine de l’idée de la patriarchie et du phallocentrisme et qui, à la même occasion, tient à l’éterniser. Elle milite pour la cause féminine avec courage, respect et amour pour les hommes comme pour les femmes.

Dans son œuvre *Rebelle*, Fatou Keita se sert aussi de l'image de Karim pour montrer la perception de la société patriarcale vis-à-vis des femmes africaines éduquées et indépendantes. Avant d'épouser Malimouna, Karim qui a fait des études en France feignait de comprendre sa condition de femme africaine assujettie et de sympathiser avec elle. Pourtant, une remarque sexiste de sa part a vite fait de trancher sa position sur la question du patriarcat et du phallocentrisme : « Vous savez comment sont les femmes avait supplié Karim avec une moue qui exprimait la lassitude. Il faut lui pardonner, que va-t-elle devenir sans nous ? (165) ». Et bien avant leur mariage, Karim ordonne à Malimouna de se retirer de l'association AAFD dont il trouvait la cause futile dans la lutte pour l'émancipation de la femme et l'égalité entre les sexes. De plus, il trouvait que la vraie et seule place de la femme était au foyer, aux côtes de sa famille : « Karim ne voulait plus qu'elle travaille. Elle a assez à faire ; il faut qu'elle s'occupe de ses propres enfants, les problèmes des autres ne viennent pas avant sa famille. Chaque fois qu'elle rentrait du bureau, il lui répétait » (162). Ne pouvant plus de toutes ces maltraitances de la part de son mari, un phallocrate endurci, la protagoniste — womaniste qui promeut la paix et la responsabilité — va divorcer cet homme, un virus personnifié, afin d'assurer son équilibre mental de femme africaine.

Conclusion

Au terme de l'analyse de *Rebelle*, nous affirmons que la thématique autour des pratiques ancestrales, à savoir : l'excision, le mariage forcé et la culture du silence, étudiées à travers ce roman, Fatou Keita, se révèle être encore d'une très grande importance, en particulier en cette période de la Covid-19 où la santé mentale de la femme africaine reste aussi une priorité. L'écriture féminine engagée de cette auteure ivoirienne prouve que le psychisme de la femme est fragilisé par des pratiques traditionnelles transmises de génération en génération à travers une éducation de base qui prône l'hégémonie du sexe masculin sur le sexe féminin. Encreée dans son inconscient, l'idée de supériorité de l'homme, en comparaison à la femme, est autant un mal absolu voire un virus malfaisant pour les deux genres dont il faudrait qu'ensemble ils s'en guérissent. Reste au mâle dominant de reconnaître tout d'abord que la mentalité patriarcale et phallocentrique obstrue son raisonnement, par conséquent, constitue aussi une maladie mentale en lui.

Dans *Rebelle*, Fatou Keita propose implicitement l’annulation de la mutilation génitale féminine, du mariage d’enfant et la prise de parole— sans oublier une éducation formelle dénuée d’idéologies phallocentriques et patriarcales— comme des solutions contre ce dénigrement physique de la femme qui affecte en même temps la psyché de celle-ci. Mieux éduquée, celle-ci aura plus d’opportunité de briser ces carcans psychologiques faisant écran à la fois à son équilibre mental et à son vrai potentiel, même si elle doit cependant affronter un double regard réprobateur de la part de son mari au foyer et de la part de son entourage.

La lecture de *Rebelle* révèle que Fatou Keita n’occupe pas le statut d’auteure-narratrice, cependant son engagement féministe laisse chez le lecteur l’impression que la voix de celle-ci incarne plutôt celle de toutes les femmes africaines révoltées voire “rebelles” contre les injustices sociales à leur rencontre. Raconté à la 3^e personne, ce texte narratif fait une description objective et subjective des personnages à partir du point de vue omniprésent de la narratrice. La fluidité de la langue, le choix des mots qui ne blessent pas la sensibilité, le ton qui oscille entre l’humour, le comique et la polémique font indubitablement de ce roman un classique dans la littérature africaine d’expression française au même titre qu’*Une si longue lettre* de Mariama Bâ.

Aussi admettons-nous que c’est justement en qualité de lectrices à la conscience maintenant sensibilisée que nous avons fait la lecture de *Rebelle*, un roman de Fatou Keita. Aussi longtemps que la lutte pour l’équité entre les sexes n’est pas encore pleinement remportée en Afrique noire, l’on ne dirait donc pas que c’est assez d’itérer ou de répéter les mêmes thèmes sur la condition de la femme par le biais de l’écriture féminine, fût-elle féministe. Les thèmes qui sont développés par Fatou Keita sont jusqu’ici d’actualité dans la société africaine réelle et nécessitent plus d’attention en cette période de la pandémie du virus de la Covid-19 où l’Organisation mondiale de la santé tire non pas seulement la sonnette d’alarme sur la santé physique de la femme africaine mais également mentale.

Recommandations

Compte tenu que le respect des droits humains fondamentaux de la femme africaine est le seul remède possible pour sa guérison psychologique, à cet égard, sensibiliser les esprits doit devenir une priorité absolue. Nous encourageons le corps enseignant africain à continuer de promouvoir le respect des droits fondamentaux de la femme, la petite fille y compris. Pour leur information, *Rebelle* de Fatou Keita est une œuvre littéraire qui sied au programme d'émancipation de la femme et mérite d'être recommandée au niveau des écoles primaires, secondaires et universitaires en Afrique francophone comme anglophone, le cas du Nigeria. Toutefois, une version en français facile sera mieux adaptée pour les écoles nigérianes où le français est enseigné comme langue étrangère. Si possible, mettre sur pied des versions en langues vernaculaires africaines pour permettre aux pères et mères traditionnels vivant dans les milieux ruraux de saisir la gravité de la condition de la fille/femme soumise à toutes les pratiques ancestrales déshumanisantes. Il s'agit bien là d'une situation socio-culturelle bien déplorable et qui ne cesse de mettre l'accent sur l'une des causes majeures du sous-développement en Afrique réelle, surtout en cette période de la pandémie du virus de la Covid-19.

Bibliographie

Corpus primaire

Keita, Fatou. *Rebelle*. Paris : présence Africaine, 1998.

Corpus secondaire

Blaise, Aurélie. « Maladie covid-19 : définition, durée, évolution, traitements ». <https://sante.journaldesfemmes.fr>. Mis à jour le 23 juillet 2021.

Bonnaud, Hadrien. « Communiqué de presse : Le Burkina Faso réaffirme son engagement pour l'élimination des Mutilation Génitales Féminines ». <https://www.unicef.org/burkinafaso/communiques-de-presse/le-burkina-faso-reaffirme-son-engagement-pour-lelimination-des-mutilations>.

Evuline, C.O. « *Rebelle* De Fatou Keita Ou le Combat Féminin Contre la Patriarchie ». *An International Journal of Language, Literature and Gender Studies (LALIGENS)*: Vol. 4, No.2,2015, pp.170-181.

- Gyemant, Maria. « Lipps et Freud. Pour une psychologie dynamique de l'inconscient ». *Revue de Métaphysique et de morale*: No. 1, pp. 27-47, 2018. <https://www.jstor.org/stable/44986924>.
- Hansen-Love, Laurence. « L'inconscient ». <https://www.letudiant.fr/boite-a-docs/document/l-inconscient-0895.html>.
- Houppermans, Sjef. « Psychoanalyse et littérature : pour une discipline moderniste ». *Relief*: Vol. 1, No. 4, 2010, pp.1-10. <http://www.revue-relief.org>.
- Ibiam, Harmony Ezinne et Ajah, Oko. « Chosification comme discours féminin dans *Chaque chose en son temps* de Lynn Mbuko et *Les espoirs perdus* d'Unimna Angrey ». *NDUNODE Calabar Journal of The Humanities* : vol.13, no.1, 2018, pp.71-83.
- Izgarjan, Aleksandra et Markov, Slobodanka. « Alice Walker's Womanism: Perspectives Past and Present », *Researchgate*:2017, pp.304-315. https://www.researchgate.net/publication/311780907https://www.researchgate.net/publication/311780907_Alice_Walker's_Womanism_Perspective_Past_and_Present
- Nnabuike, Pauline A. « Le cours de la rébellion : violence, sexualité et féminité dans *Rebelle* de Fatou Keïta ». *Covenant Journal of Language Studies (CJLS)* : Vol. 6 No. 1, June, 2018.
- Noah, Chinyere Cécile et Yong, Samoh Marinus. « Le rêve et la psychanalyse : Une étude de *l'enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun ». *NDUNODE Calabar Journal of The Humanities* : vol.13, no.1, 2018, pp. 208-19.
- OMS, 1997. « Les mutilations sexuelles féminines. Déclaration commune OMS/UNICEF/FNUAP ». <https://apps.who.int/iris/handle/10665/41930>.
- OMS, 2021, « Violence à l'encontre des femmes ». <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/violence-against-women>.
- OMS, 2021. « En Afrique, les femmes moins touchées par le la COVID-19 : l'analyse de l'OMS ». <https://reliefweb.int/report/world/en-afrique-les-femmes-moins-touch-es-par-la-covid-19-lanalyse-de-loms>
- OMS, 2021. « Violence à l'encontre des femmes ». <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/violence-against-women>. Mise en ligne le 9 mars 2021.

- Ricœur, Paul et al. « Psychanalyse et interprétation : Un retour critique ». *Esprit* : vol. 12, No. 420, 2015, pp. 92-111. <https://www.jstor.org/stable/44136343>.
- Robert, Paul et al. *Le Petit Robert 2013*. (Dir.) Josette Rey – Debove et Alain Rey, les Editions Le Robert, 2013.
- Sanusi, Ramonu. « Romancières francophones de l’Afrique noire : Rupture du silence et des interdits ? ». *Nouvelles Études Francophones* : Vol. 21, No. 1, 2006, pp. 181-193. <http://www.jstor.com/stable/25701954>.
- Sow, Fatou. « Féminismes décoloniaux, genre et développement : mouvements féministes en Afrique ». *Revue Tiers Monde* : No. 209, 2012, pp. 145-160. <https://www.jstor.org/stable/23593747>
- Sow, Fatou. « Féminismes décoloniaux, genre et développement : mouvements féministes en Afrique ». *Revue Tiers Monde* : No. 209, 2012, pp. 145-160. <https://www.jstor.org/stable/23593747>